Document generated on 07/28/2025 8:21 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Remem-brances

J.-B. Pontalis, *Avant*, Gallimard, 2012, 143 p. Philippe Claudel, *Parfums*, Stock, 2012, 217 p.

Robert Lévesque

Volume 54, Number 2 (298), Winter 2013

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68094ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lévesque, R. (2013). Remem-brances / J.-B. Pontalis, *Avant*, Gallimard, 2012, 143 p. / Philippe Claudel, *Parfums*, Stock, 2012, 217 p. *Liberté*, *54*(2), 61–63.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE LECTEUR IMPUNI

REMEMBRANCES

Madeleines du Bas-du-Fleuve et autres je-me-souviens

ROBERT LÉVESQUE

Pour se ramener vers les saveurs et les souvenirs de l'arrière, Proust avait ses petites madeleines et ses pavés inégaux, c'est quasiment trop connu; Joe Brainard et Perec jouèrent abondamment de leurs «I Remember» («I Remember many September Months») et leurs «Je me souviens» («Je me souviens de monsieur Mouton, l'ophtalmo, qui avait une moustache blanche»); Brassens chantait les «Forget me not» et les «Funérailles d'antan», et ne manquait jamais, relayant Villon, de revenir aux «dames du temps jadis»; Annie Ernaux a cartonné avec ses *Années,* belle idée de les retracer par la grâce de photographies conservées, sépia, ovales, ou d'images retenues dans sa mémoire («l'aurore boréale qui avait annoncé la guerre»); tout Modiano avec ses rues débaptisées, ses cafés perdus, ses dimanches d'août, ses silhouettes qui fuient, est un album au service de tout lecteur mélancolique; et Philippe Claudel vient de respirer des moments enfuis de sa vie par le nez : les anciennes odeurs; cannelle, charbon, chou (dont Céline disait qu'elle était celle de «la pauvreté recuite»), draps frais, tilleul, vous avez donc une âme… assure-t-il. Et voilà le psychanalyste émérite Jean-Bertrand Pontalis qui nous arrive à quatre-vingt-huit ans avec, comme déposés en rang sur un divan, ses *Avant,* qui sont des *Quand* : «Quand Sartre n'était pas célèbre et, au Flore, m'aidait à préparer un exposé (à vrai dire, il le faisait pour moi)»…

J.-B. PONTALIS
Avant,
Gallimard, 2012, 143 p.

—

PHILIPPE CLAUDEL
Parfums,
Stock, 2012, 217 p.

Alors, eh bien, je ne serai pas le seul à rabâcher un peu de mes vieilles *choses vues,* retrouvées ou senties, j'aurai mes arrières assurés par d'illustres signatures (si j'osais, je convoquerais Hugo qui nous refila les siennes après sa mort, car on les lit encore; mes amis JF Chassay et RD Dubois en grignotent le soir à petites doses, me disent-ils) si, à mon tour, bravant le risque de me faire traiter de passéiste fini par nos contemporains braqués sur la tendance qui tinte, j'y allais de quelques remembrances…

Une femme marchait sans arrêt dans la ville, du matin au soir, avec des sacs; personne ne la connaissait, personne ne lui parlait; on la disait allemande, l'affabulant en veuve d'un officier SS pendu ou rejet d'un simple soldat qui l'aurait abandonnée pour une Française; un boche qu'elle aurait fui, une mère paria, une folle, mais on ne l'avait jamais entendue dire un seul mot et l'on n'avait jamais su ce qu'elle transportait dans ses sacs toujours pleins. C'était «la Marcheuse»… Notre étrangère. Ni triste ni gaie, elle arpentait sans cesse les rues de Rimouski. Jamais ne l'ai-je vue assise dans un parc ou entrant quelque part, chez quelqu'un, ni à la gare ni à l'église. La Marcheuse… des années cinquante et soixante. Quand je quittai la ville il y a cinquante ans, elle y marchait encore.

On allait «chez Marie» : son commerce de bonbons et de papeterie, cigarettes et lingerie, timbres-poste et pintes de lait, petites chandelles et calendriers, glaces au cornet (au caramel? à la pistache? lancinant dilemme) et cartes postales (à qui les envoyer!), ampoules et pastilles, paquets de sucre, de sel et de serviettes sanitaires pour les grandes sœurs, ketchup et épingles à linge; et puis la Marie elle-même, à qui l'on ne connaissait pas de mari ni d'enfants, la grosse Marie qui sortait de son réduit pour venir «en brassière» nous servir, derrière son comptoir, indifférente aux commentaires, parfois apparemment incommodée (mais de quoi, par quoi? je n'ai jamais pensé : par qui?), toujours en bigoudis, souvent bougonne, jamais vulgaire, mais si inhabituelle, si particulière, si étrange… Je la reconnaîtrais plus tard dans les buralistes de Fellini.

Un garçon, dont je savais que le père était le croque-mort de la ville, m'invite à monter dans sa voiture et file vers les hauteurs de la ville dans la fin d'un après-midi d'été, une ballade en somme; il me dit qu'il m'a remarqué, me demande qui je suis (qui est-on à cet âge-là?), si j'ai hâte de retourner à l'école, on roule sur une route de terre d'où l'on voit de haut et au loin le fleuve, il propose d'arrêter pour apprécier le paysage mais il reste assis, je suis figé, j'entre dans de l'inconnu lorsqu'il pose sa main droite sur mon genou et qu'il le tâte, doucement; je ne sais que faire; il est la première personne qui désire me caresser et le fait. Le soir, dans ma petite chambre, assis au bord du lit, je flotte sans plaisir ni regret dans mon premier vague à l'âme…

J'ai onze ans, je regarde mon père assis à la table de la cuisine; il ne se préoccupe pas de moi, c'est comme si je n'étais pas là; il est rivé yeux et oreilles au gros poste de radio noir et brun placé au centre comme un gâteau ou le plat de fruits; des voix débitent des chiffres, des noms, nomment des villes, des comtés, donnent des résultats, des pourcentages; mon père semble triste, ce qui me trouble, j'ai l'impression qu'il s'éloigne, se renferme, et soudain, frappant violemment la table de son poing droit, il se fâche et, épouvanté, je l'entends qui hurle : «crisse, il est encore rentré!» Son seul sacre : le soir du 20 juin 1956.

C'est une photo d'antan, d'avant que j'existe; une photo de ma mère et de mes deux sœurs aînées, une petite photo en noir et blanc, 6,55 cm × 8,9 cm, prise sans doute par mon

père. À l'endos, aucune date, aucun nom, rien, mais je sais que c'est ma mère (comment, à défaut de pouvoir dire que je la *retrouve,* ne pas la *reconnaître* dans ce temps où je n'étais pas encore son fils, qu'elle n'était pas encore ma mère; mais l'étrangère qui allait me mettre au monde, enceinte de moi) – Barthes dans *La chambre claire* : « Je lisais mon inexistence dans les vêtements que ma mère avait portés avant que je puisse me souvenir d'elle » –, et je considère ce cliché que je vois, cette jeune femme souriante au fichu noué au-dessus du front, comme la plus belle photographie de celle qui fut ma mère… maintenant qu'elle n'est plus là. Belle de mon absence, inquiète de ma venue, je ne lui aurai jamais dit à quel point je l'aimais; sans me questionner ni moi la confronter, elle passa sa vie à m'aimer sans le dire et moi à vivre sans m'inquiéter d'elle. Me revient en mémoire cette scène au pied des marches de pierre du Séminaire quand, lui expliquant que je ne suis pas admis en classe de Méthode l'année suivante pour cause de *mauvais esprit,* ma mère pleurait quand moi je m'en fichais un peu… « Quand un prêtre me convainquit que j'avais une âme » : révélation qu'insère Jean-Bertrand Pontalis au milieu des *Quand* de son *Avant.* Moi, je n'ai jamais aimé les prêtres, sauf dans les romans : l'anarchiste abbé Jules de Mirbeau, le sensuel abbé Mouret de Zola, le jeune curé au cœur gros comme ça de Bernanos, le désarmant Léon Morin de Béatrix Beck… Neveu d'un évêque, fils d'un athée, c'est dans la littérature que je suis allé au catéchisme pour apprendre les préceptes de la gloire et les principes du désespoir, y lire les prières du soir d'un ténébreux, ni veuf ni consolé… Muet, Beckett fut très tôt mon confesseur. Exceptions, j'eus un prêtre mélomane et imprésario (je me souviens d'un concert donné à la salle académique du Séminaire par huit harpistes américaines en robes longues qui jouaient des adaptations de Bach et de Haendel), et j'eus un prêtre cinéphile (je me souviens qu'au collège de Matane, un clerc de Saint-Viateur nous projeta *Une place au soleil* de George Stevens avec Montgomery Clift et Elizabeth Taylor et que je souhaitais la mort de Shelley Winters pour que le beau Monty et la belle Liz puissent s'embrasser à tout jamais…). C'était beaucoup, deux prêtres sensibles. Les autres étaient tous plus ou moins des imbéciles et l'image qui me revient, scène primitive de ma détestation sans doute, c'est une armoire à glace de six pieds, un chauve à la soutane constamment sale qui, puisque je me mis à rire trop fort de son jeu de mots menaçant, « vous savez, j'ai du front tout le tour de la tête », m'asséna la baffe des baffes.

Philippe Claudel a vu son *premier mort* à quatorze ans. Sa grand-mère paternelle qu'il aimait peu. Bouche pincée. Il aurait aimé avoir une loupe pour se pencher sur sa peau de parchemin cireux. Il découvrait le parfum de la mort, qu'il décrit : « mélange original de formol et de poudre de riz, de fond de teint et de produit camphré. » Moi, j'avais six ans quand ma mère m'en fit voir un. C'était Mgr Courchesne. L'allié de Duplessis, l'ennemi de Mgr Charbonneau (mais je ne savais pas cela). C'était un vieil homme allongé sur le dos, écrasé de tissus mordorés, coiffé d'un casque pointu et doré, dans un cercueil entouré de candélabres noirs imposants. J'avais l'impression désagréable d'être venu là en cachette de mon père. J'étais en culottes courtes et je ne garderai qu'une sensation mélangée de chuchotements de femmes, de velours rêche et d'encens oppressant.

J'allais être autrement impressionné par mon *premier tueur.* Un homme avait violé et tué une fillette avant de la dépecer et de déposer ses membres et le tronc dans quelques poubelles du village d'Amqui, dont l'un dans la cour arrière des parents. On savait cela. Il allait entrer au tribunal dans quelques secondes, j'étais apprenti journaliste, j'allais découvrir un visage *marqué,* j'allais voir un assassin, et l'homme m'était apparu épouvantablement triste et immensément railleur. J'allais comprendre que la littérature, plus que le journalisme, se devait de s'emparer de ce genre d'affaires. J'allais devoir lire beaucoup, et toujours.

Pontalis n'archive rien. Il jette ses manuscrits (qui sont d'ailleurs d'un genre inclassable). Il s'étonne que des écrivains, de leur vivant, confient les leurs à des institutions. Il a conservé des cours du temps qu'il enseignait mais nous annonce en 2012 qu'il va « les mettre à la corbeille tout à l'heure ». Cependant, lui, l'auteur d'*Un homme disparaît,* avoue n'avoir « jamais jeté de photographies ». Elles sont collées dans des albums, dispersées devant les livres de sa bibliothèque, accumulées dans le désordre de ses tiroirs. Il se souvient s'être arrêté sur cette phrase de Barthes dans *La chambre claire* : « Cette chose un peu terrible qu'il y a dans toute photographie : le retour du mort. » Même si la personne photographiée est vivante. « Cet

Mon père semble triste, et soudain, il se fâche et hurle : « crisse, il est encore rentré ! » Son seul sacre : le soir du 20 juin 1956.

Neveu d'un évêque, fils d'un athée, c'est dans la littérature que je suis allé au catéchisme pour apprendre la gloire et le désespoir.

enfant cessera bientôt de l'être » écrit-il, et moi qui conserve bien de la paperasse mais presque pas de photographies (je n'en ai jamais pris, je n'ai pas eu l'ambition folle d'être Cartier-Bresson ou rien…), je meurs un peu quand je vois celles de ma petite Béatrix, dédicataire de mes *Déraillements…* La photographie m'effraie, car c'est une sentence : « ça a été. »

Je me souviens qu'à pas encore vingt ans, sans en avoir plus qu'un ou deux, j'écoutais, j'aimais et faisais mienne la chanson d'Anne Sylvestre, *Les amis d'autrefois…* écrite en 1963, écoutée mille fois la nuit venue sur la plage de Sainte-Luce; il y était question d'une île à laquelle ces « amis du passé » rêvaient, elle s'y serait « noyée pour ne pas vieillir » et longtemps j'ai cherché dans les dictionnaires où pouvait bien se trouver cette île Drenec… où je n'irai pas mourir, car j'ai vieilli.

Un village gaspésien s'appelait Saint-Octave-de-l'Avenir et le gouvernement l'a fermé. D'abord l'église fut détruite, puis les granges brûlées. Les déportés obtinrent des maisons préfabriquées dans des villes de province. On s'émouvait. Un plan d'ensemble prévoyait que l'on ferme soixante-et-un villages pour « rationaliser l'occupation du territoire ». Je revois les visages burinés des résistants, réunis dans leurs églises, les pancartes écrites avec les craies de couleur de l'école, le mot *dignité* revenant en leitmotiv. Il aurait fallu un Gogol pour décrire cette chasse aux âmes vives. J'étais jeune journaliste, c'est au village d'Esprit-Saint dans le Haut-Pays de Rimouski que, arrivant en Volkswagen par les chemins de terre, j'allais entendre battre le cœur des paysans. Quarante-huit villages résistèrent. Treize disparurent. C'était au temps dit de la crise d'octobre.

Pensant à lui, je viens de me dire qu'il s'appelait Charles Parent et aussitôt j'en doute… Charles Parent ? C'est un homme qui n'a laissé aucune trace publique, que je sache, la société n'en aura pas connu le nom ni la valeur. Il avait l'allure qu'ont tous les hommes bien mis, assurément mariés, un peu enveloppés, à jamais cravatés dans les nuances de bleu, qu'on ne peut pas imaginer en maillot et qui pourraient passer pour rond-de-cuir ou ministre, caissier ou banquier. Il était professeur de poésie quand j'étais en Belles-lettres. Rue de l'Université, au bas de la rue Sainte-Famille. Au Vieux-Québec d'*avant* le tourisme. Cet homme normal nous enseignait Musset, Lamartine, Vigny, Leconte de Lisle, Hugo, la poésie officielle en quelque sorte; il ne touchait pas à Baudelaire et Rimbaud, à Mallarmé c'eût été inimaginable, mais lorsqu'il lisait « Le lac » en classe « Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse / Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur / S'envolent loin de nous de la même vitesse / Que les jours de malheur ? », nous étions tous suspendus à ses lèvres. Il lisait bien les académiciens, monsieur Parent.

Les tricheurs nous avaient ébahis. Je me souviens que dès lors nos surprises-parties devinrent des surboums. On fermait les rideaux parce que c'est la nuit qu'il nous fallait. À dix-sept ans, on était sérieux. Le samedi, copains, copines, la bande arrivait vers seize heures chez mon ami Louis Amiot, car madame Amiot jouait le jeu. Épouse casanière d'épicier, passant sa vie en robe de chambre, elle préparait des buffets exagérés comme on en voyait dans les films, et elle disparaissait. On buvait des liqueurs colorées. On ne dansait que des slows. Et toujours démarrait sur le tourne-disque « I'm Sorry » de Brenda Lee, une fille qui avait notre âge. Les Platters étaient incontournables. Mais moi, qui n'avais qu'un ami ou deux, ces boums me servaient à peaufiner mon rôle de jeune mélancolique qui se serait bien noyé à l'île Drenec et, de tous les personnages des *Tricheurs,* c'est à celui interprété par Laurent Terzieff que je tentais de m'identifier, Alain, cynique et si magnifiquement blasé. Au jeu de la vérité, comme la jeunesse germanopratine d'après-guerre du film de Carné, nous ne faisions évidemment que mentir…

Je me souviens que longtemps, couché de bonne heure, j'attendais le passage du train de minuit, l'Océan Limité, l'équivalent sonore d'une étoile filante; je me rêvais déjà en wagon-lit et je m'endormais durant sa traversée de la ville… « Quand j'ignorais ce qu'était une insomnie » – J.-B. Pontalis. « C'est au soir des dimanches que ma mère revêt les lits de draps propres, draps dans lesquels durant tout le jour elle a emprisonné le vent, et j'aime plus que tout ces draps frais, l'hiver, quand la bise les a battus et raidis, parfois gelés, et qu'ils conservent de cette gifle un je-ne-sais-quoi de neigeux et de glacial, rendant encore plus rêche la chair grenue et blanche de leur toile ancestrale » – Philippe Claudel. L

Robert Lévesque est écrivain. Il dirige également la collection « Liberté Grande » au Boréal, où est paru en 2011 *Déraillements,* son dernier ouvrage.